

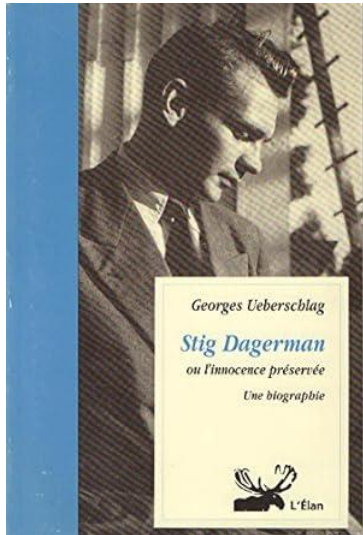
Dagerman, une vie

■ Georges UEBERSCHLAG

STIG DAGERMAN OU L'INNOCENCE PRÉSERVÉE

Une biographie.

L'Élan, Nantes, 302 p., 1996.



Le travail du biographe est rude. Il s'agit pour lui de lire une vie à travers le fracas contradictoire des opinions subjectives et des souvenirs incertains. Celle de Stig Dagerman fut courte (1923 - 1954), mais pleine. Pleine de tout : de bruit et de silence, de flamme et de lucidité, d'ascèse et de lustre, d'avancées et de reculs. Pleine d'angoisse, surtout, d'une angoisse en cascade, indomptable et dévorante. D'une angoisse furieusement créatrice, puisqu'elle est là, au creux de son œuvre, lovée dans ses livres, accoucheuse et fondatrice. Car Dagerman, c'est d'abord cela : un écrivain de l'inquiétude et de la défaite, sublimant ses peurs pour les partager un peu.

L'ouvrage de Georges Ueberschlag a pour principal mérite de nous restituer honnêtement – entendez par là sans esbroufe ni voyeurisme – la biographie de Stig Dagerman. Le ton y est retenu, le propos mesuré et l'hyperbole psychanalytique volontairement bannie. D'où cette impression de rigueur qui se dégage de ce livre dont le principal pari – tenu – est de se vouloir avant tout une introduction à l'œuvre de ce « personnage inclassable et solitaire » que fut Dagerman.

L'enfance, cette blessure primitive, Dagerman ne la porta pas en croix. Elle est même plutôt heureuse, entourée de ses grands-parents paternels, Frans et Erika Jansson, et se déroule aux confins de la province suédoise d'Uppland, à Älvkarleby, où il est né le 5 octobre 1923. Une douleur l'habite pourtant dès son tout jeune âge, celle d'une absence à jamais ressentie comme inconsolable : Helga Andersson, sa mère, a accouché chez sa belle-famille et, au bout d'un mois, est repartie seule vers d'autres horizons pour ne jamais revenir sur ses pas. Les parents ne s'entendent pas. Des années durant, Stig porte le nom de sa mère, mais plus encore l'indélébile sentiment d'un abandon. Ce nœud-là, il ne le dénouera jamais. Son père, lui, Helmer Jansson, poseur de rails et mineur de tunnels, vit une existence de nomade, sûrement trop incertaine pour s'encombrer d'un gamin en bas âge. Ses grands-parents tentent de combler le vide et de donner à l'enfant tout l'amour dont ils sont capables. Stig leur vouera une éternelle reconnaissance. « Les deux êtres les plus dignes d'estime que j'ai jamais rencontrés », dira-t-il.

Dans la mémoire de Dagerman, Älvkarleby demeura le lieu de l'initiation, un territoire à nul autre pareil. Ce monde rugueux où le travail ne souffre pas plus d'exception que la pratique religieuse, l'enfant « plutôt chétif » qu'est Stig le vit comme une étrangeté familière. Il consent aux grandeurs et aux petites choses qu'il recèle. Là, tout à la fois recroquevillé et tendu, le jeune garçon s'invente surtout son lot de frayeurs – de l'obscurité, de la forêt, des êtres imaginaires et des ani-

maux sauvages –, mais aussi quelques sympathies humaines, bientôt muées, celles-ci, en penchants pour les mendiants, pour les bohémiens, pour les misérables, pour « les vaincus de la vie » et pour les révoltés d'Ådalen, dont le récit des combats est venu, en 1931, jusqu'à lui. Älvkarleby, c'est tout cela, mais c'est surtout un monde à bout de course, agonisant, un monde où culture populaire et séculaires traditions tracent pourtant encore un espace, sinon harmonieux, du moins vivable, parce que commun aux hommes qui l'habitent. Nous sommes avant la grande mutation, avant le progrès. Chez l'écrivain Dagerman, l'engloutissement de ce monde dans le « Welfare State » suédois n'ouvrira pas grandes les portes de la nostalgie, mais il n'oubliera jamais ce qu'il lui devait. Beaucoup.

Grandir, c'est laisser derrière soi les premières empreintes. On ne s'y résout jamais le cœur léger. Pour le jeune campagnard d'Älvkarleby, grandir, c'est suivre un père soudain pris de remords et convaincu que, pour son gamin de onze ans, la vraie vie est à Stockholm auprès des siens. Non seulement il n'en éprouva aucune joie, mais, par comparaison avec celle qu'il venait de quitter, la vie de la capitale lui sembla mesquine et celle du foyer paternel – entre belle-mère et demi-frère – assez désespérante. En bref, la mutation ne fut pas simple pour le jeune Stig et sa nature solitaire s'en trouva confortée. Le reste, c'est la vie qui passe, morne et abstraite, des études – brillantes mais sans élan – au lycée Södra Latin, des rues d'une ville en perpétuel bouleversement qu'on arpente un peu par désœuvrement, un peu pour s'initier à la géographie urbaine, des goûts qu'on se forme, simples, et qui ont pour commun dénominateur le jeu. De hasard, du stade ou de l'écran blanc. La passion de Dagerman pour le cinéma – « véritable drogue », écrit son biographe – naîtra en ces dimanches de brume, où le Göta Lejon – « le temple de mon enfance » – offrait la seule évasion possible, avec Harold Lloyd pour complice.

Pour payer ses études, Dagerman travaille tôt, dès l'âge de quatorze ans. Ses week-ends et ses vacances, il les passe à vendre des journaux sur les bateaux de la Compagnie de Waxholm assurant l'essentiel du trafic dans l'archipel de Stockholm. Expérience stimulante à bien des égards, l'adolescent en tira de menus avantages en nature : quelque argent de poche et, à l'en croire, quelques émois amoureux avec des passantes. Le fait est que, sa vie durant, l'archipel de Stockholm constituera, avec Älvkarleby, son fonds « patriotique », ce que G. Ueberschlag définit comme « le culte de la nature et de la terre natale, le *hembygd*, berceau de vie et de civilisation ». Répondant, en 1952, aux questions d'un journaliste, Dagerman dira l'essentiel de ce temps : « J'ai plus appris sur les bateaux qu'à l'école. Car c'est à bord que j'ai appris le latin de l'amitié et le grec de l'amour, les baisers entre les ponts, c'est à bord que j'ai été initié aux grands mystères de la vie et de la mer... » La vie est là, donc, hors les murs. Le temps est proche, désormais, de l'envolée vers l'inconnu d'une vie d'homme.

Un drame personnel, douloureusement vécu, aura une incidence déterminante dans la vocation d'écrivain de Dagerman. Il a dix-sept ans quand il apprend que son grand-père a été assassiné par un dément. Quelques semaines plus tard, sa grand-mère succombe à une hémorragie cérébrale. Cette brutale irruption de la mort dans son univers d'adolescent laissera en lui une trace profonde. « L'espèce d'impuissance et ma douleur, écrira-t-il, donnèrent naissance à quelque chose que j'appellerais l'envie de devenir écrivain, c'est-à-dire de pouvoir parler de ce que l'on ressent quand on est en peine, quand on a été aimé et qu'on est seul. » La mort frappera encore, deux ans plus tard cette fois. Son meilleur ami d'alors, Nils Erich Wallner, est emporté par une avalanche. Stig y verra le signe d'un sombre destin que rien, sauf l'écriture, ne saurait conjurer. « Je savais de façon irrévocable ce que j'allais faire dans la vie. J'allais devenir écrivain. Et je

savais ce que j'allais écrire : le livre de mes morts. » Il a dix-neuf ans, un baccalauréat en poche, un trop-plein d'angoisse à déverser et du talent à revendre.

Solitaire, Dagerman l'est plus que jamais au sortir de cette épreuve. Solitaire et romantique, comme seul on peut l'être à cet âge. Au fond, l'adolescent cherche, et d'abord une cause à défendre, une solidarité à vivre. Le souvenir d'Ådalen le pousse vers les syndicalistes au sens suédois du terme, ces « disciples convaincus de Bakounine et de Kropotkine » qui se retrouvent au sein de l'Organisation centrale des travailleurs, la SAC. Il a, encore enfant, accompagné Helmer, son père, qui y adhère depuis 1920, à des réunions. Là, le gamin a trouvé une communauté d'hommes dressés contre l'injustice sociale et solidaires d'une lointaine révolution qui, en terre d'Espagne, défiait les lois de l'Histoire. Là, il a sans doute senti qu'une étincelle pouvait jaillir dans le morne ordonnancement du monde et des jours. Quelques mois à peine après la mort de ses grands-parents, il adhère au Club des jeunesses syndicalistes de Stockholm. « Comme on entre en religion », écrit G. Ueberschlag. Avec tout l'enthousiasme de ses vingt ans, dirons-nous, enthousiasme débordant, comme si, soudain, la vie avait du goût. Il milite furieusement, il écrit dans *Storm* (La Tempête), il devient journaliste au quotidien *Arbetaren* (Le Travailleur), organe de la SAC, il s'y forge un nom (Dagerman : l'homme de la lumière) et, dans la foulée, il épouse Annemarie Götze après avoir obtenu, vu son jeune âge, une... royale dispense.

Belles sont les pages que G. Ueberschlag consacre à ce mouvement anarcho-syndicaliste des années 1940 vivant à l'abri dans un monde dévasté – « l'histoire mondiale joua à saute-moutons avec nous », nota Dagerman – et servant de base de repli pour les réfugiés antifascistes, dont les parents d'Annemarie, les Götze, militants anarcho-syndicalistes allemands de retour d'Espagne, le pays de la grande défaite désormais. Chez Dagerman, l'insouciance est impensable. C'est évidemment du côté de la résistance au nazisme qu'il penche et c'est ce qu'il écrit dans *Storm* et dans *Arbetaren*, tout en sachant que les Suédois s'accommodent fort bien de cette position de neutralité qui, lui, le comble de honte. Toujours le romantisme... *Arbetaren*, pour Dagerman, c'est d'abord Albert Jensen, une des figures de proue du quotidien. Jensen a alors la soixantaine passée et sa vie colle à l'histoire de la SAC. Il l'a vu naître, il y a lutté, il a connu la prison et l'exil. Batailleur, orateur et théoricien, il a joué un rôle de premier plan dans l'évolution de la SAC vers un syndicalisme du possible. Dagerman est séduit par ce vieux de la vieille des combats de classe. Lui, il couve son jeune protégé contre ses propres démons et le remet sur les rails quand il en sort. « Lorsque j'ai commencé à penser, écrira Dagerman, il m'a donné les motivations positives et il m'a appris à raisonner de façon juste. Je lui dois une très grande reconnaissance. » Jensen, pour Dagerman, sera une autre figure tutélaire, infiniment respecté, un grand-père politique en quelque sorte présidant aux destinées d'une famille – « ma véritable famille », précisera-t-il.

« En feuilletant ses nombreuses contributions à *Storm*, puis à *Arbetaren*, jusqu'en 1944, écrit G. Ueberschlag, on se rend compte que [Dagerman] trouve lentement sa propre manière, qu'il se forge un style de causeur qui cachera adroitement l'intention didactique. » Cette école du journalisme politique lui convient. Il aiguise sa plume, apprend l'art de la polémique, s'initie à la critique littéraire et se préoccupe de « penser juste », comme il dit, c'est-à-dire de penser en dehors des cadres, de penser en accord avec sa musique personnelle. *Arbetaren*, c'est d'abord une bande d'amis. Dagerman y côtoie Rudolf Berner, Folke Fridell, Emmy Melin. *Arbetaren*, c'est aussi un lieu – « un lieu de naissance spirituelle », précisera-t-il – situé à Klara, le quartier des journaux de Stockholm, qu'il aimera plus que tout, qu'il défendra contre les pioches des modernes barbares – « Ne les démolissez pas, ce sont mes maisons à moi. Il ne faut pas abattre Klara !... Car c'est dans

cette partie du monde que tu as vécu les heures les plus lumineuses et les plus excitantes de ta vie... » Pour qualifier cette période de la vie de Dagerman, G. Ueberschlag a choisi le bon terme : « la belle aventure ». Pour la première – et la seule – fois de sa vie, tout lui sourit. Il se sent appartenir à une collectivité solidaire, il aime d'amour, il construit sa destinée et il avance d'un pas sûr vers la littérature. C'est le temps où il apprend beaucoup des auteurs, de Faulkner, de Kafka, de Steinbeck, mais aussi des grands écrivains suédois que sont Vennberg, Lo-Johansson, Kjellgren ou Moberg. Car Dagerman n'a pas de l'anarchisme une vision restrictive – c'est d'ailleurs pourquoi il l'est pleinement –, mais large, ouverte, multiple. S'il lui arrive de prôner, dans ses articles d'*Arbetaren*, l'action directe ou la grève générale, il sait que l'anarchisme est aussi un pessimisme transcendé et que la psychologie humaine contredit les plus belles idées. Pour Dagerman, la littérature, c'est cela, une descente dans les profondeurs de l'homme, un moyen d'appréhender ce qui l'enserme, ce qui le nie. Sa voie passe, il le sait, par ces chemins escarpés de l'introspection littéraire. Il a même des idées précises sur ce qu'elle doit dire et sur la forme qu'elle doit prendre. Ces idées, il les partage avec un groupe de jeunes auteurs qui s'expriment dans la revue *40-tal*, à laquelle il collabore et dont il sera, en 1946-1947, un des co-rédacteurs.

Pour Dagerman, indique G. Ueberschlag, « 1945 va être une année de travail intense, un des sommets de sa courte vie. Il écrit plus de deux cents articles et comptes rendus, plus de trois cents billets quotidiens en vers. » Parallèlement, il publie son premier roman, *le Serpent*, aussitôt accueilli avec enthousiasme par la critique. Il a vingt-deux ans. Les quatre années suivantes seront d'intense création. En 1946, paraît *l'Île des condamnés*, roman allégorique, et *le Condamné à mort*, sa première pièce de théâtre. En 1947, sortent en librairie *Automne allemand*, livre de reportages sur l'Allemagne en ruines, et *les Jeux de la nuit*, un recueil de nouvelles. En 1948, c'est le tour de la pièce *l'Ombre de Mart* et du roman *l'Enfant brûlé*, dont la version dramatique – *le Jeu de la vérité* – est publiée en 1949, en même temps qu'une autre pièce – *l'Arriviste* – et un nouveau roman – *Ennuis de noce*. En quatre ans, quatre romans, quatre pièces de théâtre, des nouvelles, des centaines d'articles. Puis le silence. Soudain et presque définitif. A vingt-six ans, Dagerman a fini d'écrire, et bientôt de vivre.

G. Ueberschlag s'attache, naturellement, non tant à percer ce mystère, mais plutôt à sonder cette énigme. Sur ce terrain, le biographe avance – avec plus de méthode que de certitudes – quelques éléments d'explication. Le premier, c'est que Dagerman n'a créé que lorsqu'il a atteint un point d'équilibre intérieur, une maîtrise d'angoisse, un contrôle intime de mal-être. Le deuxième, c'est qu'en créant, il s'est transmué en « auteur à succès » et qu'il a accepté de jouer le jeu du « simulacre » et du spectaculaire, induisant une distorsion entre son être profond et l'image qu'il en donnait désormais. Le troisième, c'est que cette installation dans l'existence et dans l'œuvre ne pouvait qu'exacerber « le moi du poète » et, tout à la fois, le perdre dans la « vie facile ». Devenu « l'esclave heureux de sa renommée » et, d'une certaine façon, la pantomime d'un univers factice et frivole, Dagerman se perd à ses propres yeux et trahit la voix de sa conscience et la force de son inquiétude. « Ne plus connaître la misère, écrivait-il en 1945 à propos de Lo-Johansson, ne signifie pas ne plus connaître la peur, la peur de devoir faire face à l'absurdité de sa propre existence. » Ici, tous les mots comptent : peur, faire face, absurdité.

La peur de la page blanche, Dagerman la ressent pour la première fois à Paris pendant l'hiver 1948. Il s'y trouve avec Annemarie pour écrire une suite de reportages commandés par *Expressen* et devant s'inspirer de son admirable *Automne allemand*. Il peine, maudit « ce pays d'égoïstes suffisants » et, après quelques articles, renonce. A la place, il écrira en un temps record *l'Enfant brûlé*, son plus

grand succès de librairie, un roman un peu bricolé, psychanalytique en diable – « un mauvais livre », jugera même Viveka Heyman dans *Arbetaren*. De cet épisode, qui marque pour G. Ueberschlag « le signe annonciateur de la grande crise de l'écriture qui va bientôt venir », il est une leçon à tirer : le succès peut dépendre de quelques recettes habilement cuisinées et l'écrivain devenir un faiseur. Cette leçon, il se pourrait bien que l'auteur de *l'Enfant brûlé* l'ait retenue alors et qu'il n'ait eu depuis de cesse de l'affronter. Car, pour Dagerman, le succès fut, à n'en pas douter, une camisole psychologique où l'avait aussi enfermé un besoin de reconnaissance « difficile à rassasier ». C'est d'un jeune homme dont nous parlons, ne l'oublions pas, d'un jeune homme étrangement complexe, d'une hallucinante maturité quand il écrit *l'Île des condamnés* ou qu'il se penche sur le sort du peuple allemand d'une après-guerre où la bonne conscience réécrit l'histoire des vainqueurs, d'une grande candeur quand il croit – ou feint de croire – à sa propre réussite d'écrivain. Au bout de sa route, il se dira soucieux de quitter « une carrière prometteuse qui [lui aura] valu le mépris de [lui-même] et l'estime de tous les autres ». Le silence fut peut-être une forme de remède pire que le mal. Un moyen de « faire face à l'absurdité d'une existence, en tout cas.

Alors, Dagerman victime de son succès ? Ce serait évidemment trop simple, et G. Ueberschlag se garde bien de le suggérer. Dagerman victime de Dagerman, plutôt. De sa lucidité et de son innocence, de son mal-être et de sa quête d'amour, de l'idée qu'il se faisait de l'écrivain et du statut qu'il occupait. De son anarchisme même, suppose G. Ueberschlag, dont il aurait porté le poids.

Sur ce point, pourtant, il n'est pas sûr que le biographe soit d'une absolue pertinence. Il est même permis de penser qu'il fait fausse route par méconnaissance du sujet. Car l'anarchisme n'est pas ce « bel ordonnancement des convictions où les choses sont d'une simplicité manichéenne », pas davantage et encore moins une « foi » ou une accumulation de « certitudes ». L'erreur que commet G. Ueberschlag, c'est sans doute de traiter de l'anarchisme comme d'une idéologie politique quelconque de l'extrême gauche. De l'être, le doute dagermanien et cette mise à distance qu'il pratiqua, en effet, pourraient s'expliquer par une « crise de foi », un *vacuum* de croyance, alors qu'ils sont intimement liés à l'idée libertaire elle-même, dont Dagerman ne se départit jamais. Chez lui, on retient, au contraire, un permanent attachement à l'anarchisme, une conviction – et pour le coup c'en était une – que seule cette école de pensée permettait, à ses yeux, la jonction du solitaire et du solidaire, de l'individuel et du collectif, d'un pessimisme existentiel et d'un optimisme historique. Tout porte à croire que Dagerman ne pouvait qu'être anarchiste et qu'il le fut pleinement, c'est-à-dire avec ses doutes et sans trop croire que ce monde pouvait être changé, mais persuadé qu'il le devait, libre, en somme, de cette superbe liberté qui ignore les convenances et les certitudes.

Qu'il ait fini par se convaincre que l'anarchisme n'offrait peut-être pas « un chemin pour la victoire », mais, plus modestement, « un moyen de mettre un peu de justice et d'équilibre dans le monde », comme l'écrit G. Ueberschlag, on ne songera pas à le contester. Et pas davantage que le « possible » se soit progressivement substitué, chez Dagerman, à l'« impossible ». Il n'en demeure pas moins qu'en cette Suède des années 1950 où l'idée même de révolution semblait délimiter l'espace d'une folie politique, Dagerman ne perdit jamais le contact avec cette SAC – qui, elle-même, avait fini par prôner le « possible » – et avec son journal, *Arbetaren*, auquel, quelques instants avant son suicide, il alla porter son 2 067^e *dagsedel* (billet quotidien). G. Ueberschlag raconte même qu'à un remerciement du rédacteur Edvard Ranström pour la collaboration assidue de l'auteur à succès « avec le plus pauvre des journaux », Dagerman répondit : « Tu sais, il n'y a qu'ici que je puisse écrire. »

Les dernières années de la vie de Dagerman sont celles du grand effondrement et de l'extrême solitude. Sa rupture (puis son divorce) avec Annemarie Götze – voulue par elle – solde un passé d'espérance et de création – c'est auprès d'elle qu'il a écrit. Sa liaison (puis son mariage) avec Anita Björk, étoile montante du cinéma et du théâtre suédois, n'inaugure pas un avenir, mais le suspend à une hypothétique renaissance. Indépendamment du sentiment – certain – que lui inspira cette « blonde, saine et rayonnante beauté nordique », on est tenté d'outrepasser quelque peu les conclusions de G. Ueberschlag pour, dans cette ultime histoire d'amour que s'accorde Dagerman, voir une forme définitive de reddition ou de consentement aux valeurs dominantes de la réussite. Ces valeurs, Anita Björk les incarne mieux que quiconque. Elle en est même le symbole : un personnage adulé du Tout-Stockholm qui monnaye à la hausse son vrai talent de comédienne et qu'Hollywood sollicite, une médiatique incarnation de la raffinée star suédoise aimant le luxe et la bohème dorée. Désormais faire-valoir de la renommée d'une autre, Dagerman se prête au jeu, pathétique cette fois, du couple célèbre. Les feuilles à sensation adorent les interviewer. Des deux protagonistes, bien sûr, l'ex-auteur à succès est la pièce rapportée, toujours un peu en retrait sur la photo. Il a des projets, dit-il, quand un micro se tend. Et pour cause, il faut bien dire quelque chose. En fait, il n'écrit plus que des bribes, quelques fragments qu'il détruit aussitôt composés.

Le 23 mars 1953, après avoir beaucoup hésité, il se confie par lettre à Ferdinand Götze, le père d'Annemarie et son ami : « Je ne sais si je te l'ai jamais dit, mais je suppose que tu sais néanmoins tout ce que tu as représenté pour moi dans cette maudite vie... Je suppose que tu sais mieux que moi-même ce qui m'a pris... Le temps passe et on n'est pas plus heureux pour autant... » Un an avant, le 30 mars 1952, il a donné à *Husmodern*, revue pour « femmes de la bonne société », un texte étonnant, majeur, testamentaire, son dernier, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*. On y lit : « La dépression est une poupée russe et, dans la dernière poupée, se trouvent un couteau, une lame de rasoir, un poison, une eau profonde et un saut dans un grand trou. Je finis par devenir l'esclave de tous ces instruments de mort. Ils me suivent comme des chiens, à moins que le chien, ce ne soit moi. Et il me semble comprendre que le suicide est la seule preuve de l'existence humaine. » On y lit encore : « Le monde est donc plus fort que moi. A son pouvoir, je n'ai rien à opposer que moi-même – mais, d'un autre côté, c'est considérable. Car, tant que je ne me laisse pas écraser par le nombre, je suis moi aussi une puissance. Et mon pouvoir est redoutable tant que je puis opposer la force de mes mots à celle du monde... »

Mais la force des mots finit par manquer. Reste l'ultime jeu, celui du « garage », que Dagerman a déjà expérimenté. La règle est simple : boucher les ouvertures et mettre le moteur en marche. Le 3 novembre 1954, il ne transige pas.

Il avait écrit : « Je quitte une situation financière exécrationnelle, une position irrésolue face aux problèmes de notre temps, un doute qui a déjà bien servi, et l'espoir d'une délivrance. J'emporte... la vision d'une pierre tombale qui s'élève dans le désert, ou au fond de la mer, avec cette inscription :

*Ci-gît un écrivain suédois
tombé pour rien.
Son crime était l'innocence,
oubliez-le souvent. »*

L'épithaphe, rappelle G. Ueberschlag, n'était que « le pastiche à peine déguisé d'un poème d'Erik Blomberg en mémoire des ouvriers d'Ådalen tombés sous les balles lors des grèves de 1931 ».

Comme pour rappeler une filiation.

Freddy GOMEZ

À contretemps, n° 12, juin 2003, pp. 3-6

